

A little later, when Zola's young muse
essayed her flight,
he recalled those days of Provence, singing:

" O Provence, des pleurs s'échappent de mes
yeux
Quand vibre sur mon luth. ton nom
mélodieux. . . .
O région d'amour, de parfum, de lumière,
Il me serait si doux de t'appeler ma mère. .
. . .
Autour d'Aix, la romaine, il n'est pas de
ravines,
Pas de rochers perdus au penchant des
collines,
Dans la vallée en fleur pas de lointains
sentiers,
Où, l'on ne puisse voir l'empreinte de mes
pieds. . . .
L'écuyer s'écarter de la docte prairie,
Et jetant aux échos son rire et sa chanson,
Adolescent rêveur poursuivant sous les saules
La nymphe dont il croit voir braver les
brousses,
Jusqu'aux derniers taillis j'ai couru tes forêts,
O Provence, et foule tes lieux les plus secrets.
Mes lèvres nommeraient chacune de tes
pierres,
Chacun de tes buissons perdus dans tes
clairières.
J'ai joué si longtemps sur tes coteaux fleuris,
Que "brins d'herbe et graviers me sont de vieux
amis,"¹

Those rambles undoubtedly helped to rouse
a sense of
poetry in Zola and his companions. Besides
providing
themselves with provisions, — at times a small
joint of raw
mutton and some salad plants, which they
cooked or dressed
in the wilds, — they carried books, volumes of
the poets, in
their pockets or their bags. One year, 1856,
Victor Hugo
reigned over them like an absolute monarch.
They were
conquered by the majesty of his compositions,
enraptured
by his powerful rhetoric. His dramas haunted
them like
splendid visions. After being chilled by the

classic monologues which they were compelled to learn by heart at the college, they felt warmed, transported into an orgy of quivering ecstasy, when they lodged passages of "Hernani" and "Buy Bias" in their minds. Many a time, on the river-

¹ Zola's " L'ASrienne " (1860) in Alexis, *I*, &, p. 265 *et seq.*